

Cécile Barraud

Carlos III University,
Av de la Universidad, 30, 28911 Leganés,
Madrid, Spain

**La critique des institutions littéraires
dans les *petites revues* fin de siècle**

La multiplication des « petites revues » correspond à l'émergence d'une génération nouvelle, à la recherche d'un espace d'expérimentation et de diffusion dans le champ littéraire fin de siècle. Apparition qui détermine par ailleurs une restructuration des rapports de force symboliques du champ, les stratégies de légitimation des jeunes revues opérant à deux niveaux simultanés : l'écart avec le champ institutionnel a pour corollaire l'affirmation—souvent intentionnelle—de celui-ci comme référence. Pour l'étude de cette relation complexe, trois revues fondées à peu près en même temps et présentant une longévité semblable retiendront notre attention : les hommes qui circulent de la *Revue Blanche* à l'*Ermitage* et au *Mercur de France* sont proches et leurs idées comparables. C'est en effet avec les maîtres mots d'originalité, de création et d'idées neuves que ces

trois revues se lancent dans le champ littéraire¹ ; ni révolutionnaires, ni prosélytes, elles tentent de proposer un système de représentations différent des archétypes véhiculés par les revues consacrées². Lieux par excellence de la contestation académique, elles mettent également en œuvre des stratégies critiques qui visent à déstabiliser, au moins symboliquement, le pôle dominant du champ.

Notre approche suivra en partie le modèle proposé par Remy de Gourmont dans « La Fête nationale ». Avec cet article publié au *Mercure de France* en juillet 1892, le critique imaginait de substituer au rituel bourgeois du 14 juillet la commémoration de « l'assassinat d'André Chénier, c'est-à-dire, symboliquement, de la Poésie » (Gourmont 1892 :193-197). De cette évocation, nous reprendrons le principe de l'allégorie, au crible de laquelle seront examinées quelques-unes des catégories du champ notionnel de l'Institution.

1. Critique de la « Bourgeoisie mitoyenne³ »

Elle figure, sur le plan esthétique, ce qui prétend à « la destruction de tout idéal, la persécution (et au besoin la suppression) [...] de toute aristocratie mentale, de toute supériorité intellectuelle ». Remy de Gourmont esquisse une cartographie représentative des camps en présence, opposant les « Lettrés délicats » et la « Foule », désignés dans les autres revues comme l'« élite » et le « public », les « lettrés » et les « autres », ces derniers étant aussi les « Barbares » (Merki 1891 a :173). Dans cette segmentation du champ littéraire, la Littérature est identifiée à la posture avant-gardiste des jeunes revues, qui mettent volontiers en balance la littérature pour « intellectuels » et la

¹ La *Revue Blanche* cesse de paraître en 1903, l'*Ermitage* en 1906 ; le *Mercure de France*, publié jusqu'en 1965, s'arrête d'abord en 1905. Sa reprise correspondra à un programme différent, et littéralement, à une autre revue.

² Leurs premières années d'existence étant, dans cette perspective, particulièrement significatives, notre travail considérera essentiellement les numéros parus entre 1891 et 1895.

³ Remy de Gourmont invente l'expression par analogie à « Démocratie mitoyenne », entité située « entre le marécage et le carnage,—entre Panama et Fourmies » (*art. cit.*, p. 193).

littérature pour le grand public. Plusieurs articles faisant référence au « krach » du livre sont ainsi publiés aux alentours de 1890, dans lesquels la situation conjoncturelle du champ littéraire—la crise éditoriale de l'hiver 1890-1891—prend un relief particulier. L'enjeu semble moins d'évoquer le « krach » de la librairie que de mettre l'accent sur une hiérarchisation intellectuelle croissante dans laquelle les jeunes revues sont partie prenante et dont elles savent tirer profit. En septembre 1891, Charles Merki oppose les « manœuvres de Lettres » (Merki 1891 b :150) —qui font de la littérature un métier, voire un « négoce »—aux « littérateurs »—qui « publient pour eux seulement et les leurs ». Si les premiers souffrent de la crise, c'est qu'ils n'ont pas compris qu' « on n'est pas artiste et poète, comme on est ferblantier, journaliste, saltimbanque ». Le « krach » serait dû à « Messieurs les arrivés », qui ont pris la littérature pour un métier : les Maupassant, Loti et autres Bourget, dont les livres ont naturellement fini par lasser un public « abreuvé de sottises, de pseudo-moralités, de niaiseries et d'insignifiances cent fois retapées ». Le critique désigne donc indirectement son propre lectorat, ceux qui, dédaigneux des « bateleurs » et des « négociants », savent apprécier les « formes hautes de la littérature », justement diffusées par le *Mercur de France*. Le « krach » constitue donc un indicateur du degré de la hiérarchisation symbolique du champ, les acteurs de l'avant-garde s'y présentant comme les tenants, légitimés par les circonstances, d'une littérature pure de toute contingence.

Lucien Muhlfeld pose plus clairement encore les termes du problème dans la *Revue Blanche* de janvier 1892. La question n'est pas celle du « prétendu Krach » de la librairie, qui ne concerne que les « industriels heureux jusqu'à ce jour, coulissiers de la Bourse aux bouquins », c'est-à-dire pas les lecteurs de la revue, et encore moins ses collaborateurs. Comme Charles Merki, Muhlfeld déclare que ce « krach »-là « nous est étranger » (Muhlfeld 1892:53-56). La crise, d'un autre ordre, s'inscrit dans la durée et symbolise la fin d'une époque de coïncidence entre production et réception, entre « littérature » et « lecture », et plus précisément, entre « écrits d'art » et « masse des lecteurs ». Cette séparation de l'« art public » et de

l'« art mandarin », Lucien Muhlfeld la met en évidence en la transposant à son propre cercle littéraire, où personne n'a « rien du gensdelettres traditionnel ». Le pronom pluriel dont il use alors pour stigmatiser ce qu'au *Mercur de France* on qualifie de mercantilisme, accentue la fonction performative du propos. En affirmant que la littérature ne saurait avoir de valeur sociale (« Nous estimons que l'Art [...] a sa fin en lui-même »), Muhlfeld inscrit le cénacle élitiste (il parle de « mandarinat ») dans le même champ que les vrais « artistes » : « Nous écrivons pour, à notre moyen, à la mesure de notre faible autorité, assurer de sympathie les intelligences analogues et inconnues, intimidées par de formidables ambiances. » Plus encore que par contraste ou réaction, ce cercle existe dans un souci prospectif de préservation de « la tradition artistique désintéressée », donc de l'Art pur (« parce que [...] l'établissement lointain d'un monde rationnel et digne d'affection, tirera peut-être une prodigieuse économie à trouver à sa disposition des musées, des bibliothèques, et une élite survivantes ») auquel il faut garantir une place, même restreinte, dans le champ culturel.

Les revues d'avant-garde, désignées à juste titre par Thomas Loué comme le « pôle esthétique » (Loué 2002:58), s'inscrivent donc dans le même espace que la production des « artistes » ou des « lettrés », avec lesquels elles créent une sorte de communauté. Selon Lucien Muhlfeld toujours : « Le contact de quelques esprits affinés toujours échauffa la griserie des plaisirs d'art. On écrit une lettre pour un ami ; on imprime une chronique pour quelques dizaines d'amis. » Une tendance se confirme, fondée sur un état d'esprit semblable. La critique de la « Bourgeoisie mitoyenne » implique une position symboliquement dominante des jeunes revues—compensant en ce sens une faible consécration— fondée à la fois sur la revendication d'une supériorité intellectuelle (la défense de la Littérature pure étant la place donnée aux « aristocrates de la pensée », selon l'expression de Gourmont), l'assurance de la permanence d'une élite nécessaire et le détachement de toute contingence au profit d'un certain dilettantisme (« il nous plaît de trouver des résonances à nos plaisirs », écrit encore Muhlfeld dans le même article) et d'une culture de l'« inutile ».

2. Critique de la critique : les « Conférenciers » de la « Fête Nationale »

Cette position dominante s'exprime notamment dans un discours humoristique qui prend volontiers de haut les critiques et les journalistes du champ institutionnel. À la « Fête nationale » imaginée par Gourmont, ces derniers sont ceux qui prononcent l'éloge funèbre des poètes décapités en place publique. Les « plaintes » de Laurent Tailhade, parues dès les premières années du *Mercur de France*, brocardent ainsi les grandes figures de la critique consacrée, réduites à l'état de fantoches : Francisque Sarcey, objet favori des quolibets, est caricaturé en « bedaine vaste, / Recteur de tous les odéons » (Tailhade 1890 a:187), tandis qu'Albert Wolff, critique dramatique au *Figaro*, est qualifié d' « eunuque » et Mermeix, journaliste et député boulangiste, de « lépreux » (Tailhade 1890 b:316). Les humoristes de la *Revue Blanche* usent de procédés semblables : en février 1894, Romain Coolus compose l'un de ses rondeaux (« Petit Tussaud ») en l'honneur de Gaston Deschamps, collaborateur du *Temps*. À l'*Ermitage*, la chronique « À travers la presse » relève plus du recueil de mots d'esprit, voire du sottisier, que de la simple revue de presse, comme le montre un entrefilet d'août 1891 (Trissotin 1891:511) :

Nous lisons dans le *Matin*, sous la signature d'Aurélien Scholl :

Au Moulin Rouge.

Deux jeunes femmes appartenant au corps des chasseurs à pied, ont accepté des rafraîchissements offerts par des passants sympathiques.

Tous trois prennent place à une table.

Un premier prix de mathématiques et un Barème doré sur tranches à qui nous apprendra combien il y avait de passants.

Pour Remy de Gourmont, les journalistes, véritables « messagers de la Bourgeoisie », sont instrumentalisés par l'institution littéraire ;

opinion partagée par les trois revues dont il est question, comme le montrent les articles auxquels donne lieu la publication de l'« Enquête sur l'évolution littéraire » qui vaut à Jules Huret un déchaînement de railleries. Dans sa chronique d'octobre 1891 à la *Revue Blanche*, Lucien Muhlfeld parodie la classification littéraire inventée par le journaliste : Blondel, Marguerite, Loti et Rosny sont « Les Altruistes », Catulle Mendès « Un Artiste », Foucher et Hepp « Les Faiseurs », Kahn, Mazel et Sluyts les « Poètes et Décorateurs » (Muhlfeld 1891:70). Le critique achève le tableau sur une mention laconique de l'Enquête ; pas même un livre, tout juste « un recueil de maïeutique », le « monument du gensdelettrisme en 1891 » ne vaut pas une ligne de compte rendu : inutile, conclut-il, de « bavarder sur ces commérages ». De son côté, Alfred Vallette met en cause la « méthode » de l'interview, dont il souligne le caractère dérisoire : « Dans leur ensemble, écrit-il, ces soixante-quatre conversations appartiennent à l'humoriste beaucoup plus qu'au philosophe et au critique » (Vallette 1891 b:236-239). Comme Muhlfeld, Vallette se livre à la satire par l'invention d'une « fiction ingénieuse » consistant à rapprocher des citations extraites de l'Enquête, pour en montrer l'inanité. Celle-ci s'est avérée « stérile quant à son objet principal— que l'induction et une sorte de calcul des probabilités basé sur l'expérience élucident plus clairement que l'avis des littérateurs », ce qu'il prouve en faisant immédiatement suivre la critique de sa propre vision de l'état des Lettres contemporaines. À l'*Ermitage*, on persifle aussi la méthode ; un jeu de mots sur le contexte de l'« enquête » permet de convoquer un champ sémantique au service d'une caricature où « prévenus » et « interrogés » répondent à l'« inquisiteur » Huret. Ce glissement lexical fait d'ailleurs porter l'attention sur les écrivains qui, pour n'avoir pas été consultés, n'en sont pas moins ridiculisés : « On ne se doute pas de la poche à fiel où secrètent sympathiquement certains confrères.[...] Pouah ! c'est la première fois que le plus intéressant dans un interview de 64 personnes, ce sont les autres ! » (Bernard L'Ermitage 1891:575)

Le propos ironique dévalorisant dénie bien toute portée au travail du journaliste. Pourtant, si les réactions à l'*Enquête* sont aussi acerbes,

c'est qu'elles manifestent un malentendu fondamental. Le journaliste se présente en effet comme un « reporter-impresario », un « reporter haletant en vain après l'actualité » qui reconnaît volontiers les limites de son entreprise : « Si mon enquête n'offre pas à l'histoire littéraire de théorisations suffisantes, elle révèle à l'histoire générale les passions foncières, les dessous d'esprit, les mœurs combatives d'un grand nombre d'artistes de ce temps » (Huret 1999:51-51). Cette définition, finalement assez proche des « commérages » dont parlait Lucien Muhlfeld, explique la répugnance des critiques de revues pour le genre ; outre ce qu'ils perçoivent probablement comme une intrusion du journaliste dans le cercle de la critique littéraire, ce sont précisément ces « dessous », bas-fonds de l'histoire littéraire, assimilables aux insanités contées dans les romans « mondains », que récusent les détenteurs des formes « hautes » de la littérature. Le caractère innovant de l'entreprise lui-même est importun ; le « reportage expérimental », dont se réclame Jules Huret dans sa dédicace au directeur de *L'Écho de Paris*, relève en effet de l'incongruité : l'aspect « expérimental » implique un déplacement de l'objet du champ des revues, seuls lieux réellement propres à l'innovation, qu'elle soit littéraire ou critique, au champ journalistique. Le persiflage, par lequel les revues stigmatisent ce qui est vu comme le vide critique de l'Enquête, rend ici palpables les discordances. Enfin, même si ce que Jules Huret avait envisagé comme une suite de « causeries malicieuses dans le laisser-aller d'un fauteuil » a dépassé le projet initial, en prenant la forme d'un « spectacle » d'artistes plus ou moins impitoyables les uns envers les autres, la dimension ludique a subsisté. C'est par une volonté de « récréation anodine », afin d'égayer sa besogne, qu'il justifie sa classification des écrivains, « non d'après leurs intérêts et leurs doctrines, mais selon les attitudes d'esprit manifestées sous [s]es yeux ». Cette dimension ironique, mal perçue par les critiques de revues, est interprétée comme une preuve de futilité, la classification ne faisant au demeurant que conforter, sur le mode léger, la tendance catégorisante de la critique académique. Le malentendu porte à la fois sur les registres et les représentations ; en ce sens, il trahit une ligne de

partage claire, voire une incompatibilité, entre les deux espaces “médiatiques” du champ.

Si la critique sarcastique vise bien l’ensemble de la presse et des périodiques institutionnels, il n’en reste pas moins que les revues d’avant-garde déplorent parfois les limites de leur propre domination, trop purement symbolique. Lorsque Lucien Muhlfeld reproche directement à Jules Lemaitre ses vues étroites sur la littérature contemporaine (« Pourquoi, vous qui parlez avec tant d’ingéniosité et de gentillesse de Racine, de Marivaux et de Meilhac que vous savez bien, calomniez-vous gratuitement l’art moderne que vous ne connaissez pas, et dont vous ne voyez, au boulevard, que les plus ridicules spécimens ? », Muhlfeld 1894 a:72), il ne se limite pas à apostropher un représentant de la critique académique. La remarque révèle un haut degré d’irritation contre l’incapacité de celle-ci à comprendre la littérature de son temps, amplifié d’un fort sentiment d’impuissance. Dans la *Revue Blanche* de décembre 1894, Muhlfeld regrette encore que *L’Écornifleur*, roman de Jules Renard dont il a plusieurs fois fait l’objet de ses chroniques, n’ait pas eu le succès escompté ; reconnaissant modestement avoir lui-même insuffisamment évoqué l’œuvre en général, il constate qu’« on n’a pas assez, non plus, employé cette année à en parler ailleurs » (Muhlfeld 1894 b:572), dans les revues plus visibles et sous la plume de critiques plus célèbres⁴. Si Jules Renard est resté admiré de « quelques

⁴ À ce moment, la *Revue Blanche* a déjà publié un chapitre de *Poil de carotte*, en juillet 1894, et s’apprête à faire paraître *Les Fiancés de l’auberge* dans le numéro du 1^{er} février 1895. Jules Renard lui-même, dans son *Journal*, montre que la critique des jeunes revues littéraires est insuffisante à la notoriété d’un écrivain, qui doit d’abord être reconnu par l’institution. En décembre 1894, *Années d’aventures* d’Alfred Capus, avait fait l’objet d’une critique élogieuse de Muhlfeld. Pour « l’ex-boulevardier, le sceptique », comme le désigne Jules Renard, l’article a quasiment une valeur initiatique :

« – Voilà, dit-il, que je pénètre enfin dans le vrai milieu littéraire, celui de la *Revue Blanche* et du *Mercure de France*. J’avais commencé par le vrai public. Vous, vous faites l’inverse.

– Oui, dis-je, mais le grand public me laisse encore de côté. » (Jules Renard, *Journal*, 3 janvier 1895, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1965, p. 257)

douzaines » seulement, c'est qu'« au *Figaro*, au *Journal*, à l'*Écho*, à l'*Eclair*, aux rares feuilles de littérature, on n'a pas pris l'habitude de le nommer ». De fait, la ferveur de Muhlfeld n'a pas suffi ; il formule l'échec de la parole critique des jeunes revues face à la voix de la critique académique : « Que ne suis-je un de ces chroniqueurs ouïs du public, dont les sourires imposent la vente [...] ! Je ferais des heureux, puisque je ferais des lecteurs de Renard ! ». En déplorant à son tour qu'aucun de ces mêmes critiques n'aient rendu compte de *Sixtine*, roman de Gourmont lancé par les jeunes revues, Alfred Vallette énonce enfin un paradoxe fondamental du champ ; *Sixtine*, l'« une des plus belles œuvres parues l'an dernier », donc du domaine symbolique des « formes hautes de la littérature », relève pourtant « assurément de la haute critique » (Vallette 1891 b:236), c'est-à-dire de la critique académique.

3. La « Jeunesse » et les « Vieilles Barbes » (Saint-Pol-Roux 1891:196).

Les jeunes rédacteurs ne sont pas dupes de leur faible influence dans l'espace intellectuel. Trois ans après la fondation de la *Revue Blanche* « parisienne », Léon Blum constate en effet que l'« œuvre utile » des jeunes revues littéraires, plus qu'une véritable action sur le goût du public, a été « de donner quelque cohésion à ce qui n'était que les vues un peu vagues d'esprits dispersés » (Blum 1894:92). Au-delà des lieux d'expérimentation esthétique qu'elles avaient vocation à être, elles ont « uni une génération littéraire » grâce à laquelle s'est diffusée une idée de la littérature. La dichotomie avant-garde / pôle consacré tend alors à se formuler en termes d'opposition générationnelle.

Plus qu'une nouvelle querelle des Anciens et des Modernes, cette forme d'antagonisme constitue surtout le moteur critique au moyen duquel les jeunes revues prennent position dans le champ, en jouant de l'ambiguïté même de la notion de « génération littéraire ». Une mise au point s'impose pourtant, effectuée par Alfred Vallette en mai 1891, au sujet de « cette qualification de *Jeunes* qu'à tout propos on nous lance avec dédain » (Vallette 1891 a:265). Les rédacteurs du *Mercur de France*, pour être jeunes, n'en sont pas moins exempts de la futilité

dont on les accuse : « Nos seize ans sont loin ; nous avons suffisamment pratiqué nos semblables, beaucoup vu, retenu un peu, jeté sur le monde assez de coups d'œil pour nous en former une idée—point fière à parler net ». Propos proches de ceux de Saint-Antoine citant en janvier 1895 un chroniqueur de la *Gazette de France*, pour lequel à l'*Ermitage*, l'« un des organes préférés des lettres nouvelles », les « écrivains de moins de trente ans » font preuve d'une versatilité bien propre à la jeunesse. Ceux-ci auraient, en effet, renoncé à l'anarchisme des premières années car « l'âge, l'expérience, la réflexion, la lecture et surtout la nature sont venus les calmer. » Saint-Antoine nie ce « flagrant délit de volte-face » et se réclame railleusement d'une certaine constance : « Je regrette donc de ne pouvoir accepter ce calme que m'auraient, paraît-il, apporté l'âge, l'expérience, la réflexion, la lecture et la nature (ce sont-ils mis nombreux pour cette besogne !) » (Saint-Antoine 1895:11). De même, un compte rendu du *Docteur Pascal* dans le *Mercure de France* d'octobre 1893 donne lieu à une interpellation de Zola, auquel le chroniqueur reproche de prêcher la jeunesse : « Les idées que nous proclamons nôtres sont bien à nous ; elles ne sont la propriété ni du Père Didon, ni de M. Desjardins, ni de M. de Vogüé, pas plus que de vous, qui voudriez sans aucun doute avoir eu avant nous l'intuition de bien des choses » (Y.R. 1893:177). L'écart générationnel sert ici d'argument pour revendiquer l'originalité des idées, le pronom collectif isolant formellement l'écrivain naturaliste hors du cercle de la littérature « moderne ».

Mais les choses ne sont pas toujours aussi claires. Au « Banquet Gustave Kahn » du 14 février 1896, Catulle Mendès, écrivain de la génération précédente propose le rétablissement de l'équilibre par une réconciliation « entre les jeunes et les vieux », car « il n'y a point d'élèves et il n'y a point de maître » (Banquet 1896:236). Faisant allusion à Maurice Barrès, proclamé en son temps *princeps juventutis*, il ajoute qu'« il ne doit pas y avoir de prince de la jeunesse », les générations étant amenées à se confondre en une seule lutte fédératrice : « Il s'agit de l'éternel combat de l'Imagination contre la Réalité, du Rêve contre le Réel », donc de l'Idéalisme, fer de lance des

jeunes revues, contre le Naturalisme⁵. C'est pourtant cette lutte esthétique, à l'origine de nouveaux clivages, que les jeunes revues elles-mêmes proposent de dépasser, au nom d'une conception "en mouvement" de la littérature. À la *Revue Blanche* par exemple, Léon Blum dénonce à plusieurs reprises ce qui lui paraît être une réaction injustifiée de la critique récente envers Zola. Dans l'une des « Nouvelles Conversations avec Eckermann » consacrée à l'Académie, Gœthe-Blum fait remarquer à son interlocuteur « l'éternelle illusion des générations sur elles-mêmes », mettant en évidence le problème qui sous-tend le rapport de Zola avec les jeunes écrivains, l'« un des problèmes les plus difficiles de la vie littéraire, je veux dire quelle attitude convient aux jeunes gens devant leurs maîtres et leurs aînés ». Selon Gœthe-Blum, ces relations sont obscures et souvent peu rationnelles : les jeunes revues ignorent Coppée alors qu'elles font l'objet de ses attaques incessantes, tandis qu'« on a traité si durement Daudet ou Zola qui valent mieux que lui. Zola vit maintenant au régime de l'injure quotidienne. » Les querelles de générations ont donc une valeur toute relative : « Il est probable que, dans trente ans, le groupe de la *Revue Blanche* ou du *Mercur* sera le monde académique ; et les jeunes gens de ce temps-là attaqueront les gloires surfaites et les nullités parvenues comme cela se passe aujourd'hui » (Blum 1895:25 *sq.*). Par conséquent, conclut Gœthe-Blum, les distinctions perdent de leur importance lorsqu'on considère que « rien n'est plus trompeur que les jeunesses littéraires », ces « enfants modestes et appliqués » qui seront peut-être « aussi méprisables que ceux qu'ils attaquent aujourd'hui ». Cette clairvoyance fait échec aux écoles autant qu'aux générations, ce que prouve encore le plaidoyer de Blum en faveur de la candidature de Zola à l'Académie—écrivain représentant l'establishment littéraire par excellence, et pour cette raison souvent vilipendé dans les revues d'avant-garde avant l'affaire Dreyfus. Zola a été évincé pour la

⁵ Lutte tout aussi caduque, selon Alfred Vallette, qui avait écrit en mai 1891 : « La désignation de *Symbolistes* nous étiquette tout juste aussi exactement que celle de *Jeunes*. » (*MDF, art. cit.*, p. 268)

seconde fois, et Blum l'estime victime d'une injustice⁶ qu'il appartient aux nouvelles générations de réparer et qu'il désigne comme « l'affaire Zola » (Blum 1896:571-572) :

Ce que fait l'Académie nous appartient ; elle dépend de nous ; il dépend de nous, et c'est probablement son sort, qu'elle meure dans le vide et le ridicule. C'est l'affaire d'une seule génération courageuse. Eh bien ! proclamons que dans cette affaire Zola, elle dépasse en ce moment la mesure ; que son obstination contre l'homme n'est plus qu'un entêtement baveux de vieillard ; que, malgré tout, M. Zola est une des forces de cette littérature qu'il honore de son talent, son amour, et son travail ; qu'aucune divergence esthétique ne pourra empêcher personne de le dire très haut ; et qu'on ne peut excuser ces messieurs qu'en songeant à leur âge, à leur ignorance, à leur jalousie, et à l'état comateux que développent si aisément les éclats de voix de M. Brunetière. Je prie donc M. Zola, pour ma part, de se présenter *toujours* à l'Académie.

S'érigeant en défenseur de l'écrivain consacré, le critique littéraire brouille à dessein les distinctions précédemment énoncées pour mieux démontrer l'inanité des institutions et des catégories à l'intérieur desquelles se fige l'idée de littérature.

En dernière analyse, c'est le caractère fondateur de la comparaison générationnelle que les jeunes revues mettent en évidence. Dans un « post-scriptum » nécrologique signalant la disparition du journal conservateur *Le Temps*⁷, Lucien Muhlfeld évoque l'« un des événements les plus considérables à l'historien des lettres », le journal figurant la référence traditionnelle par rapport à laquelle se construit nécessairement l'avant-garde : « Il était avec son apparence immuée la marque chaque jour retrouvée qu'il y a dans le monde quelque chose

⁶ L'idée d'injustice revient sous sa plume à propos du *Trésor d'Arlatan* d'Alphonse Daudet ; il évoque « tous les dons spontanés et vifs de l'écrivain, qui sont si précieux et si rares que je m'étonne encore de les voir si facilement méconnus. Il n'est pas douteux pour moi que M. Daudet, comme M. Zola, est en ce moment victime d'une véritable injustice littéraire [...]. C'est pourtant autre chose, un homme de talent, qu'un homme même très intelligent. » (« Les Livres », *RB*, 1^{er} mars 1897, p. 240)

⁷ En 1892, Édouard Drumont accuse Adrien Hébrard, sénateur et directeur du *Temps*, de complicité dans l'affaire du scandale de Panama. Au Sénat, en 1893, Adrien Hébrard reconnaît avoir reçu d'importantes sommes d'argent pour favoriser l'obtention de marchés avec la société du canal. Malgré l'annonce d'interruption du journal évoquée par Lucien Muhlfeld, le *Temps* ne cesse de paraître qu'en 1942.

qui demeure, qu'à côté du principe révolutionnaire on ne saurait oublier le principe conservateur » (Muhlfeld 1893:57). Dès lors, c'est l'élaboration même de la critique d'avant-garde qui est ici menacée, voire l'organisation générale du champ : « Maintenant, tout peut aller à vau-l'eau. Notre norme s'est faussée, et elle se condamne elle-même à disparaître. » La critique étant, comme l'écrit Saint-Pol-Roux, fondamentalement « tutélaire » dans les jeunes revues : « Joignez à cela qu'il est, à notre âge, un certain charme à ramasser une botte de paille en l'œil du voisin. Puis les défauts des autres sont un peu nos vertus, est-il pas vrai ? » (Saint-Pol-Roux 1891:194)

L'opposition est donc moins une question de génération que de perspective ; elle tient entre ce qu'Albert Thibaudet nomme la « critique du présent », c'est-à-dire la « critique spontanée », dont la fonction est « d'entretenir autour des livres ce courant, cette fraîcheur, cette respiration, cette atmosphère du moderne » (Thibaudet 1971:30), et la « critique professionnelle », celle qui « ordonne », veut « mettre la littérature française en discours » (79). Si l'on suit Thibaudet, « savoir porte sur le passé et voir est l'acte du présent » (67). Cette distinction dit assez ce qui divise revues d'avant-garde et Institutions, mais aussi la portée d'un antagonisme souvent consenti : c'est bien la polyphonie critique issue de ce débat perpétuel qui maintient l'espace intellectuel aussi discordant que vivant.

Bibliographie

- Banquet Gustave Kahn (1896) : Discours de M. Catulle Mendès, *Revue Blanche*, n°66, p. 236 (Slatkine reprints, Genève, 1968).
- Bernard L'Ermitage (1891) : À travers les Revues. *L'Ermitage*, septembre, p. 575.
- Blum, Léon (1894), Les Revues. *Revue Blanche*, n°27, p. 92.
- Blum, Léon (1895) : Nouvelles Conversations avec Eckermann, V – À l'Académie, *Revue Blanche*, n°50, p. 25 sq.
- Blum, Léon (1896) : Les Livres, *Revue Blanche*, n°73, p. 571-572.
- De Gourmont, Rémy (1892) : La Fête nationale, *Mercure de France*, n°31 (Kraus reprints, Vaduz, 1965-1977).
- Huret, Jules (1999) : *Enquête sur l'évolution littéraire* (Préface et notes de Daniel Grojnowski), Paris, Corti, « Avant-propos », p. 41-51.

- Loué, Thomas (2002) : Un modèle matriciel : les revues de culture générale, dans *La Belle Époque des revues 1880-1914*. Paris, IMEC, p. 58.
- Merki, Charles (1891a) : Le Théâtre des barbares. *Mercure de France*, n°14 p. 173.
- Merki, Charles (1891b) : Sanglots dans la boutique. *Mercure de France*, n°21, p. 150.
- Muhlfeld, Lucien (1891) : Chronique de la littérature. *Revue Blanche*, n°1, p. 70.
- Muhlfeld, Lucien (1892) : Chronique de la littérature. *Revue Blanche*, n°4, p. 53-56.
- Muhlfeld, Lucien (1893) : Chronique sur la littérature. *Revue Blanche*, n°15, p. 57.
- Muhlfeld, Lucien (1894a) : Chronique de la littérature. *Revue Blanche*, n°27, p. 72.
- Muhlfeld, Lucien (1894b) : Chronique de la littérature. *Revue Blanche*, n°38, p. 572.
- Saint-Antoine (1895) : L'Union des trois aristocraties. *L'Ermitage*, janvier, p. 11 (Slatkine reprints, Genève, 1968).
- Saint-Pol-Roux (1891) : La Gent irritable. La Trêve. *Mercure de France*, n°22, p. 196.
- Tailhade, Laurent (1890a) : Complainte en forme d'élégie touchant l'absence de métal par quoi l'auteur est incommodé. *Mercure de France*, n°6, p. 187.
- Tailhade, Laurent (1890b) : Ballade confraternelle pour servir à l'histoire des lettres françaises. *Mercure de France*, n°9, p. 316.
- Thibaudet, Albert (1971) : *Physiologie de la critique*. Paris, Nizet, p. 30.
- Trissotin (1891) : À travers la presse. *L'Ermitage*, août, p. 511
- Vallette, Alfred (1891a) : Malveillance. *Mercure de France*, n°17, p. 265.
- Vallette, Alfred (1891b) : Enquête sur l'évolution littéraire. *Mercure de France*, n°22, p. 236-239.
- Y.R. (1893) : Les Livres. *Mercure de France*, n°48, p. 177.